

TROISIEME PARTIE

Décembre 1943

**Arrestation
manquee**



Fin 43, l'étai se resserre autour de moi.

La Gestapo me recherche.

Je suis toujours à l'entreprise Gilardi. Je fais fonction de chef de chantier. Les chantiers se déplacent souvent. En septembre 43, me voilà dans un bois entre Plouarzel et Saint-Renan. Tous les matins, Germain Riou, d'autres copains, dont Petzziga maçon italien des Brigades Internationales et moi, prenons le petit train pour aller travailler. Nous construisons des baraquements pour les sous-mariniers allemands.

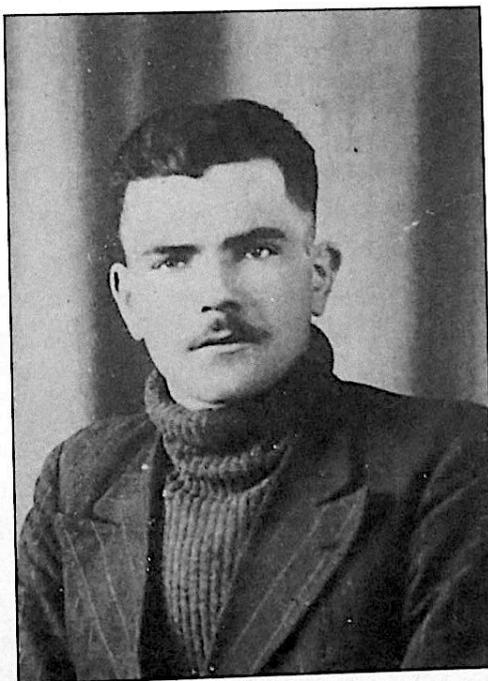
Ces baraquements étaient destinés à remplacer Trévarez comme lieu de repos pour les sous-mariniers.

Ce chantier n'a jamais été fini.

Pour l'approvisionnement, l'occupant, la Todt, avait installé une gare provisoire à laquelle nous descendions tous les matins, et nous allions ensuite à pied jusqu'au chantier. Là nous passions d'abord devant le bureau de l'entreprise Gilardi, une baraque de bois. Je prenais les cartes de pointage de mon équipe, que je remettais le soir en partant, en notant sur chacune d'entre elles le nombre d'heures effectuées dans la journée. Je m'arrangeais grâce à ce système, pour couvrir de temps en temps l'absence d'un ouvrier. J'avais une très bonne équipe, à part l'Auvergnat, une grande gueule dont je reparlerai plus tard.

Nous allions ensuite nous changer dans la baraque vestiaire. J'avais toujours sur moi une veste de cuir que j'avais achetée en 37. Il n'y avait pas alors d'intempéries, et je mettais cette veste pour travailler sous la pluie. Cela m'évitait d'être trop mouillé. C'est pour cela que je l'avais achetée. Je l'entretenais avec beaucoup de soins. Je portais aussi, comme beaucoup, un béret basque.

Dans le vestiaire, il y avait une partie réservée aux chefs de chantiers. Nous étions deux à nous occuper du gros œuvre.



*Photo figurant sur ma fausse carte d'identité,
Jacques Guéguen*

Le maître d'œuvre appartenant à la Todt, uniforme kaki et brassard rouge, me donnait les ordres pour la journée. Nous consultions les plans ensemble, mais je n'avais pas le droit d'en posséder un personnellement.

J'avais oublié un soir de lui rendre son plan, je l'avais laissé dans mon bleu de travail. Cela l'avait beaucoup inquiété. L'équipe de la Todt était en effet surveillée par un délégué nazi qu'ils semblaient tous redouter. Celui de la Todt qui était au-dessus de moi était un Allemand très brave. Il était contre la guerre. Je lui garde reconnaissance pour ce qu'il fera plus tard pour moi.

Question métier, nous nous entendions bien. Mais je coupais court à tous ses essais pour entamer une discussion sur les événements que la guerre nourrissait quotidiennement. J'étais très méfiant.

Nous avions l'habitude, Germain Riou et moi, de faire une quête chaque mois sur le chantier, le jour de la paye. Cette quête était destinée au secours populaire clandestin. Nous faisons circuler une feuille blanche selon le modèle ci-joint. Chacun y notait son nom et le montant de son obole. L'argent liquide ainsi collecté était remis par Germain au secours populaire clandestin, peut-être par Madame Lesven.

Ce jour-là, il s'agissait de la paye de fin Décembre, c'était le tour de mon camarade Germain Riou. Mais il m'a demandé de le faire à sa place.

«*Tu ramasseras plus d'argent*» m'a-t-il dit. Je l'ai donc fait. J'ai remis une feuille à deux frères, maçons tous deux, en leur demandant de faire le tour de mon équipe mais de ne pas présenter la feuille à l'Auvergnat dont je me méfiais.

Je l'avais en effet surpris alors qu'il se vantait d'avoir fait le briseur de grève, payé par son patron, en 36. C'était une «grande gueule» et il ne se cachait pas d'être favorable à l'occupant.

La liste lui a pourtant été présentée, malgré mon interdiction. Trouvant que mes deux maçons tardaient à revenir, je suis parti voir dans leur baraque vestiaire, et je suis tombé en pleine discussion. Ça chauffait ! J'ai coupé court à la discussion, remis en place l'Auvergnat¹ qui s'opposait violemment à la quête. Pour finir, je lui ai dit que dans peu de temps, il aurait des nouvelles.

Fin 43, nous avons bon espoir, les Allemands reculaient partout. Est-ce cette menace ? Est-ce quelqu'un d'autre ?

Un gars de Morlaix était passé sur mon chantier et avait voulu discuter avec moi de la guerre et de ce que j'en pensais. Je l'avais bien sûr éconduit. Je ne savais

¹¹ Plus tard, je pensais que c'était cet individu là qui m'avait dénoncé. J'étais responsable du groupe armé et j'ai donné l'ordre de le descendre. Il y avait sur ce chantier, Petzziga, maçon italien, ancien des Brigades Internationales, qui faisait partie de ce groupe armé. L'ordre lui a été donné par l'intermédiaire de Germain. Mais l'Auvergnat a disparu sans demander son reste.

pas d'où il venait. J'étais très méfiant. Quelqu'un d'autre était déjà venu me contacter sur le chantier en me demandant d'entrer au maquis, et je lui avais dit que la personne qui me l'avait adressé se trompait, que je ne m'occupais de rien. Il y avait tellement de mouchards et tellement de copains emprisonnés ou fusillés.

Malgré mes précautions, l'étau se resserrait. J'avais été prévenu d'une visite étrange dans les bureaux de Gilardi par le comptable. Quelqu'un en avril était venu me demander. Le comptable au moment de la paye m'avait dit : «s'il y a du nouveau, on te prévient à temps». Depuis deux jours, on m'attendait aussi chaque soir devant mon appartement. Mais je ne le savais pas. J'en reparlerai plus tard.

Deux jours après cette discussion, la Gestapo venait me chercher sur ce chantier. Ils sont arrivés vers les trois heures et demi-quatre heures. Ils étaient à trois, une femme en civil, un homme en civil, le troisième : un officier de la Gestapo.

Ils n'avaient heureusement pas de chien. Ils se sont arrêtés au bureau d'entrée. Par chance, un jeune de seize ans était là. Je le connaissais, nous faisons ensemble tous les quinze jours la route Brest-Châteauneuf. Il rejoignait ses parents réfugiés là, et moi ma femme et ma petite fille à Saint-Goazec. Il les a vus et entendu demander «Mendrès» en montrant ma photo. Il a pu sortir du bureau sans se faire remarquer, et a couru à toutes jambes pour me prévenir, si essoufflé qu'un autre camarade a pris le relais et m'a prévenu :

«Fous le camp tout de suite Mendrès, la Gestapo te cherche». J'ai donné les cartes de pointage que j'avais dans la poche à Germain. J'avais par chance ma veste de cuir sur le dos et j'ai couru à mon tour à toutes jambes dans la direction de la gare provisoire. Dans une des baraques, devant laquelle je courais, un plâtrier que je connaissais bien m'encourageait d'un *«Mendrès dépêche toi ! Dépêche toi ! Fous le camp ! Fous le camp !»* Courant toujours, sautant une barrière, j'allais traverser la route pour me cacher derrière la gare. C'est alors que j'ai aperçu la traction avant noire qui débouchait du bois. Je m'arrêtais net. Les trois agents de la Gestapo, bredouilles, revenaient sur leurs pas. Germain me racontera que le maître d'œuvre de la Todt leur avait volontairement indiqué une direction exactement opposée à celle que j'avais prise.

Je repassais la barrière. Je volais presque. Je me suis camouflé dans le champ, à la lisière du bois. Je surveillais la traction avant, elle repartait à Saint-Renan. Ils allaient m'attendre chez moi à Lambézellec.

Les ouvriers, une quarantaine, finissaient leur journée à dix-sept heures trente et venaient prendre le train pour regagner Brest ou Saint-Renan. J'étais posté en arrière de la gare, sur leur trajet. Sans me faire voir, j'interpellais deux gars qui regagnaient leur domicile à pied par la ligne de chemin de fer. *«Le grand là-bas, peux-tu le prévenir et lui dire de venir me retrouver ?»* Et mon camarade Germain vint alors prendre les consignes.

Je lui demandais de prendre contact avec le mécanicien du train. «*Dis-lui de ne pas s'arrêter en gare de Saint-Renan s'il y a la Gestapo. Dis-lui de s'arrêter un peu plus loin que je puisse sauter du train*». Je suis donc monté dans le train quand il est passé à ma hauteur, il roulait lentement, exprès pour cela. A Saint-Renan, il ne s'est pas arrêté (personne ne descendait, la Gestapo n'était pas en gare), Germain et moi nous sommes descendus à la gare de Bohars, deux gares avant la Villette, notre station habituelle. Nous avons regagné à pied la rue Henri-Barbusse où habitait Germain. On m'a dit ensuite que plusieurs personnes m'attendaient à la gare de La Villette, afin de m'avertir de ne pas rentrer chez moi, que la Gestapo m'y attendait. Il y avait entre autres : Jeanne Larvor et Madame Kerezion.

J'ai su aussi que le capitaine Pierre (Yves Autret) responsable départemental avait l'intention ce soir-là de dormir chez moi. Arrivé à la hauteur du 49, rue Jean-Jaurès, quand il a vu les voitures arrêtées devant chez moi, il a fait demi-tour. Ça sentait le roussi. Il est ensuite parti voir Germain dans la rue Henri Barbusse. Germain lui a dit que la Gestapo était venue me chercher sur le chantier entre Plouarzel et Saint-Renan.

Chez Germain, j'ai mangé un morceau avant de partir dans le secteur de Kerhuon.

Je suis allé chez Noël Léost, un jeune auquel j'avais appris le métier de maçon. Il s'était caché pendant un moment à Californ en Saint-Goazec pour échapper au S.T.O. J'ai dormi chez lui. Le lendemain matin, j'ai pris le train de Rosporden vers six heures, à la gare du Rody. Je crois que c'était le 1^{er} de l'an de l'année 44.

Je suis descendu du train à Rosporden pour aller à Tourc'h. J'avais deux camarades qui habitaient la commune. Ce n'était pas facile de marcher avec la route enneigée. Je suis allé directement chez Corentin Poriel pour trouver un abri et du travail. Je savais où était son penty car j'étais déjà venu à Tourc'h en 41 avec mon copain Lamandé. Je suis arrivé chez Poriel vers midi. Sa femme, qui était extrêmement gentille, et lui, m'ont tout de suite accueilli. Poriel était au courant de ce que je faisais, et était lui-même engagé dans la Résistance. A la libération, il sera conseiller communiste à Tourc'h.

A Tourc'h, j'ai travaillé comme maçon-cimentier avec Poriel et deux frères qui étaient artisans. Nous prenions le repas de midi sur place dans les fermes. Corentin Poriel était un copain formidable. J'avais changé de nom, je m'appelais Jacques Guéguen, et jamais il ne s'est trompé. Jacques par-ici, Jacques par-là. Jamais il ne s'est trompé.

Il arrivait que je travaille seul dans certaines fermes. Jamais je n'ai parlé de la Résistance. Certains paysans étaient curieux, mais je coupais court tout de suite. Une fois, j'ai peut-être été reconnu :

J'étais déjà venu à Tourc'h en 41 avec mon copain Lamandé. J'avais déjeuné chez Lamandé et j'avais pris une chambre pour la nuit chez le charcutier. Il louait des chambres au-dessus de son magasin.



*Mes amis Corentin Poiriel et sa femme Marie-Anne
à qui je garde une éternelle reconnaissance
pour m'avoir accueilli quand j'étais recherché par la Gestapo.*

Je me suis retrouvé à travailler chez ce charcutier sous ma nouvelle identité, pour agrandir son laboratoire.

Il nous a offert un verre après la journée et m'a demandé si je n'étais pas déjà venu à Tourc'h. Je lui ai dit que non, que c'était peut-être mon frère.

Qu'a-t-il pensé ? Il ne m'a jamais reposé la question.

Je me souviens d'une ferme dans laquelle j'ai fait beaucoup de travaux, chez Monsieur et Madame Le Dez.

Je logeais même chez eux. J'ai bâti un mur pour séparer deux cours, j'ai fait des ouvertures dans une bâtisse afin de loger une des filles qui était mariée.

Ces gens étaient très gentils. Je mangeais bien. On me posait quelques questions. Ils voulaient savoir pourquoi j'avais quitté Brest. Je répondais que c'était à cause des bombardements.

Germain a immédiatement quitté l'entreprise par peur d'être arrêté à son tour. Il a pris le train et a débarqué à Rosporden. Arrivé à Tourc'h, il est aussi venu chez Poriel lui demander refuge. C'était le lendemain de mon arrivée. J'étais dans une chambre à l'étage. J'ai reconnu sa voix et je suis descendu pour avoir des nouvelles.

A la fin de la journée, nous avons discuté avec Poriel. Il y avait une embauche pour Germain avec Jos Lamandé, mais Germain a préféré repartir sur Saint-Goazec. Il s'est fait prendre dans une rafle à Saint-Goazec courant 44, et a été envoyé en Allemagne par le S.T.O.

Ma femme, à la suite de bombardements particulièrement meurtriers, s'était réfugiée avec notre petite fille à Saint-Goazec, chez sa mère. Je l'avais prévenue que si j'étais recherché, je me réfugierais à Tourc'h chez Poriel.

Ne me voyant pas venir le Dimanche, elle a compris que j'étais recherché.

Trois semaines après avoir échappé de peu à l'arrestation, je suis venu à Saint-Goazec, sur un vélo que l'on m'avait prêté. J'ai débarqué à la tombée de la nuit sans me faire voir de personne. En remontant de Guern à Goc, j'ai mis mon vélo dans un champ au moment où une patrouille allemande passait par ce ribill.

Il me fallait une fausse carte d'identité que ma femme devait aller chercher à Brest auprès de Laurent Henry.

J'ai ensuite repris la route de Tourc'h avec deux vélos à traîner, le mien et celui qui m'avait été prêté. Ce n'était pas facile car les routes étaient encore enneigées.

Huit jours après, j'ai reçu la visite de Germain avec la carte d'identité vierge et le cachet de la mairie de Saint-Goazec, qui avait déjà servi à plusieurs camarades. Il y avait aussi le modèle de signature du maire. J'ai rempli la carte, j'ai imité la signature du maire, je m'appelle maintenant Jacques Guéguen, né à Saint-Goazec en 1915.

Pendant que j'étais à Tourc'h, deux Brestoïses sont venus à Saint-Goazec chez Jean Riou, frère de Germain et membre comme nous du parti communiste, demander «où est Jacob ?». Jean Riou est allé chez ma belle-soeur, Marie Stervinou, sœur aînée de ma femme, afin de tenter de persuader ma femme de donner l'information. Françoise n'a jamais voulu le dire. «*Je faisais la toilette de ma petite fille que je tenais sur mes genoux, et je tremblais, mais je n'ai rien voulu dire*» me raconta-t-elle plus tard.

Nous n'avons jamais identifié les deux hommes. Ils se sont fait remarquer chez Cantoled, un des cafés du bourg de Saint-Goazec. Je regrette de ne pas m'en être occupé à la Libération.

J'ai eu par la suite d'autres informations sur ce qui s'était passé à Brest.

Peu de jours avant mon arrestation manquée, une femme s'était présentée deux ou trois fois chez moi. Ne me trouvant pas, elle avait interrogé notre voisine de palier, Madame Ménec, alors toute jeune mariée : «*Mais ce monsieur n'est donc jamais chez lui ?*»

Madame Ménec s'était plainte à Madame Kérézion de ces visites et de ce voisin qui lui causait des ennuis. Elle ne se doutait de rien. Ma femme était alors réfugiée à Saint-Goazec et je dînais souvent chez Germain Riou et Jeanne Larvor et ensuite nous écoutions la radio.

Après avoir échoué sur le chantier, les trois de la Gestapo sont entrés chez moi. La femme et un homme dans la maison, le troisième dans la rue. Il faisait les cent pas, surveillant tous ceux qui descendaient du tramway. C'est ainsi que mon voisin, Monsieur Kérézion, en descendant du tramway, s'est fait escorter chez lui un pistolet braqué dans le dos.

Ils ont occupé l'appartement trois nuits et trois jours. Puis ils ont mis les scellés et sont partis.

Ils sont revenus quelques temps plus tard, ont réuni Madame Ménec, Monsieur et Madame Kérézion, et leur ont dit : «*Vous pouvez prendre tout ce qui est là, ce monsieur et cette dame ne reviendront plus jamais là*». Il n'y avait pas grand chose, les meubles étaient à Saint-Goazec. Nos voisins nous ont donc cru tous morts.

A la Libération, quand je me suis retrouvé au pied de mon immeuble éventré par trois obus, Monsieur Kérézion, à sa fenêtre du premier étage, en m'apercevant, muet de stupeur dans un premier temps, s'est précipité pour m'embrasser.

La Gestapo qui me recherchait était basée à l'école Bonne Nouvelle en bas de Kérinou. Il y avait là des prisons. On y torturait. La femme qui participait à ma recherche a été condamnée à mort et fusillée en Belgique.

Mon arrestation manquée s'est déroulée autour du 1^{er} de l'an 44 et je n'ai pas parlé de Noël 43.

Noël 43 s'est passé chez la sœur aînée de ma femme, Marie Stervinou. Ce fut un drôle de réveillon. Tout le monde était sur le qui-vive. Les rafles du 18 décembre 43 avaient semé l'effroi. Jean-François Le Page, secrétaire de mairie, et Jean Hervé, jeune menuisier de vingt ans, cousin de ma femme, arrêtés cette nuit-là ne reviendront pas des camps. Jean Riou, frère de Germain, communiste et Résistant de la première heure, s'attendait à chaque instant au pire. Quant à moi, possesseur d'un ausweiss puisque je travaillais sur un chantier pour l'occupant, je m'imaginai être en sécurité.

Huit jours après, j'échappais de peu à la Gestapo. Par mes beaux-frères, François Prigent et Yves Parquic, je rentrais en relation avec le maquis de Saint-Goazec qui s'était formé au cours de l'année 43. Je suis resté en réserve en attendant les armes qui nous manquaient.

Je pense que j'ai été dénoncé malgré ma vigilance. Je ne fréquentais jamais les cafés, je ne parlais pas, j'observais la plus grande rigueur. Mais cela n'a pas suffi.

